

Cher Alexis,

Je pense que le moment est venu de vous expliquer mes théories sur la Vie, ou en tout cas ma vision du monde tel que je l'ai perçu jusqu'à présent.

Je crois qu'il est nécessaire que je vous narre certains épisodes de mon existence pour comprendre pourquoi j'en suis arrivée aux conclusions que je vous déclinerai.

En plus, ça tombe bien, parce que je viens de remarquer que ce que je vous ai raconté en dernier sur ce cahier (ma journée de rêve à Pulau Tioman) a un rapport avec ce qui va suivre...

Je suis morte noyée à l'âge de cinq ans. Quand je dis « morte », ça veut dire « cliniquement morte ». J'ai vécu ce qu'on appelle une NDE, une expérience de mort imminente.

Je garde de cet épisode des souvenirs bien plus précis que ceux de ma journée d'hier.

Je jouais dans une piscine d'amis de mes parents, et à un moment, je n'ai plus senti le sol sous mes pieds. Je ne savais pas nager. Alors je me suis retrouvée la tête sous l'eau, à boire la tasse. Paniquée, je me suis débattue jusqu'à sortir la tête hors de l'eau afin de trouver un peu d'air, et c'est là que je me suis rendue compte avec horreur que j'étais à égale distance des deux côtés de la piscine.

Pour un adulte, la largeur d'une piscine privée classique ne lui paraît pas immense, au contraire, elle est parcourue en une ou deux brasses. Pour un enfant qui se noie, le bord du bassin est comme hors d'atteinte.

Le temps de me rendre compte de tout ça, je me suis retrouvée à nouveau sous l'eau qui entraînait dans mon corps par ma bouche et mon nez, et ma seule préoccupation n'a plus été que de pouvoir respirer et d'atteindre le bord à tout prix.

A chaque remontée, mon premier réflexe était d'emplir, autant que faire se peut, mes poumons d'air, puis ensuite d'appeler Papa. Une fois sur deux, le « PAPA !!!! » que je hurlais se transformait en borborygme inintelligible puisque j'étais incapable malgré mes efforts de garder la tête hors de l'eau plus de deux secondes d'affilée.

A chaque étape, je devais penser à remonter, à respirer, à appeler au secours, et à utiliser la force de mes membres non seulement pour remonter encore alors que j'avais l'impression de m'enfoncer un peu plus à chaque fois (ce qui ne serait pas étonnant étant donné la quantité d'eau que j'avalais), mais aussi pour me rapprocher du bord de la piscine et donc... du salut.

J'avais parcouru seulement la moitié du chemin quand, pendant le court laps de temps d'une remontée à l'air libre, j'ai aperçu un homme debout, près du bord que je tentais d'atteindre. Il tenait une perche à la main, avec un petit filet au bout pour ramasser les cadavres d'insectes et ainsi entretenir la propreté de l'eau.

Avec le recul, je me dis que j'ai failli avoir ma place dans ce filet. Sauf que moi c'est au fond du bassin, qu'il aurait fallu aller me repêcher, pas à la surface de l'eau.

Toujours est-il qu'il a observé d'un œil à la fois vide et intrigué mon manège bizarre : remontée, inspiration d'air, « PAPA !!!! », disparition de plus en plus profonde (au début, lors de mes disparitions, je sentais le sol sous mes pieds, ce qui m'aidait à remonter, mais vers la fin, je tombais, je tombais, je tombais, j'attendais le sol qui ne venait jamais, alors je devais réussir à remonter sans cet élan), remontée, inspiration d'air, « PAPA !!!!! », disparition, remontée, inspiration d'air, etc...

Il est resté parfaitement immobile à me regarder. Seuls ses bras se mouvaient légèrement, pour aider l'éprouvette à se promener sur le bord de l'eau.

Depuis, je méprise et j'exècre cet homme. Une enfant qui se noie, surtout à ce stade et à deux mètres de lui, surtout en la regardant appeler à l'aide, ça se reconnaît. Il n'a rien fait.

Rien. Le bord aurait été à quelques centimètres de plus, je serais morte sous ses yeux, sans qu'il ne bouge le petit doigt.

Encore maintenant, surtout maintenant, avec le recul, je m'émerveille de la puissance de notre instinct de survie. Mon professeur de théâtre disait tout le temps : « l'Homme s'économise en permanence. Il y a un seul moment, un seul !, où il ne s'économise pas, c'est quand il appelle au secours. » Je suis la preuve vivante que c'est vrai.

Ces sensations de la noyade seront gravées pour toujours en moi. Le corps n'oublie pas. Parfois, même, il se souvient... Par les rêves, un regard (s'apparentant à celui, que je n'oublierai jamais, de cet homme qui me regardait mourir), une sensation corporelle... et en un milliardième de seconde, toute ma noyade revient subitement dans ma mémoire des sens et dans ma mémoire du corps.

Je me souviens de la douleur des muscles de mes jambes et de la douleur des muscles de mes bras, ceux qui me permettaient de remonter à la surface, et que je bandais un peu plus fort, un peu plus longtemps à chaque fois... Je me souviens de mes yeux grands ouverts aussi sous l'eau, de la couleur de cette eau, bleue-grise avec des bulles blanches, et des formes qu'elle prenait suite aux mouvements de mon corps... Je me souviens du bruit de mon inspiration dont tout l'air gagné partait dans mon appel au secours à mon père... Je me souviens de la sensation douloureuse qu'on éprouve lorsque, vidée de l'air parti dans l'appel au secours, on a le réflexe de respirer, mais que tout ce que l'on trouve à respirer, c'est de l'eau... Je me souviens de la sensation d'étouffer, d'être asphyxiée, d'être tirée vers le fond, de devenir de plus en plus lourde car gorgée d'eau... Je me souviens du son de mon « PAPA !!!! » désespéré, terrorisé, parfois aquatique...

A chaque remontée, je jouais ma survie ; à chaque plongeon, je jouais ma vie. Comme si c'était ma dernière chance. Et la puissance, la violence, l'intensité, et la volonté de la dernière chance sont en elles-mêmes les dépensières de toutes nos ressources d'énergie les plus profondément enfouies en nous.

On ne saura jamais quelles sont nos réelles limites, Alexis...

A chaque fois, je donnais tout. A chaque fois, c'était ma dernière chance. Et voilà comment j'ai pu finalement atteindre le bord. A chaque sursaut (car une remontée n'était qu'un sursaut), je parvenais à dénicher au plus profond de moi-même une force, une énergie que je ne soupçonnais pas – et que d'ailleurs personne ne soupçonne tant qu'on n'est pas confronté à ce genre de situation. Bien entendu, mes forces diminuaient, mais plus elles diminuaient, mieux je les utilisais. Je n'avais qu'une idée en tête : appeler au secours. Atteindre le bord n'était que secondaire. Mais je m'y dirigeais quand même.

Quand je dis « je », il serait plus vrai de dire « mon corps », ou « mon instinct de survie », ou « ma volonté inconsciente », ou autre chose, ou tout ça en même temps.

Quelle est cette force qui nous est donnée à la naissance, et même avant, et qui nous accroche à la vie ? Quelle est cette puissance qui nous permet d'accomplir des exploits, parfois des miracles, quasiment à notre insu ? D'où nous vient cette rage, ce réflexe, que nous partageons tous : humains, animaux, végétaux, minéraux... ? Où Henri Guillaumet a-t-il puisé cette énergie pour faire ce qu'aucune bête au monde n'aurait fait ?...

Si on a cette force qui nous « oblige » à vivre, ça n'aurait aucun sens de dire que c'est juste pour vivre... Vivre pour vivre est pour moi une aberration, comme le serait manger pour manger... On ne mange pas pour manger, mais pour apporter à notre organisme de quoi fonctionner, et également par plaisir. On ne dort pas pour dormir, on dort pour permettre au corps de se reposer et de récupérer des forces.

Rien n'est vain. L'être humain ne fait rien d'inutile. Même l'art n'est pas vain. On ne crée pas pour créer, ce n'est pas vrai. Celui qui crée, crée parce qu'il en a le besoin, parce qu'au fond de lui il doit le faire, parce que c'est utile à sa survie. Et ceux qui viennent voir les créations n'y viennent pas en vain non plus, c'est comme une catharsis, c'est comme une

communion, c'est comme un moyen de communication. L'humain doit communiquer, sinon il meurt.

On ne vit donc pas pour vivre. Je n'ai pas survécu uniquement pour survivre. Ça n'a absolument aucun sens.

La vie ne serait donc pas une fin en soit, mais juste un prétexte pour nous permettre d'accomplir quelque chose ?...

La vraie question n'est donc pas : qu'est-ce que la vie ? ; mais... : pourquoi la vie ?...

Je ne pense pas qu'on puisse répondre à la deuxième question grâce à la solution de la première. Pour moi, ce sont deux questions que l'on doit : d'abord considérer une par une et tenter d'y répondre séparément sans qu'elles n'interagissent en aucun cas ; puis les considérer comme étant les deux parties d'une même interrogation, et donc ne pas traiter l'une sans prendre l'autre en considération.

J'ai fini par atteindre le bord. Je n'ai pas pu remonter seule, mes muscles avaient tellement été sollicités que mes membres tremblaient. Et j'étais vidée de mes forces. J'étais sauve, mais épuisée.

A partir de là, c'est comme un trou noir. Ne me restent que des images un peu floues et des paroles lointaines. Je crois que c'est mon papa, qui m'a ramassée. Je crois que je pleurais. Il me semble qu'il m'a prise dans ses bras en me disant que j'allais aller faire une sieste, puisque j'étais fatiguée.

Ensuite, tout est très clair, très précis. Il y avait notre hôtesse en tête. Derrière elle, la suivant, mon papa avec moi dans ses bras. Et quelques personnes derrière Papa qui nous suivaient.

Le trajet de la piscine à la chambre de nos hôtes n'a dû durer que quelques minutes. Pour moi, c'est comme s'il s'était étalé sur plusieurs heures.

D'abord, pendant de longues heures, nous avons monté. Nous allions vers le haut, toujours plus haut. Dans mon esprit d'enfant, nous étions dans un château de conte de fée, et notre procession montait vers la plus haute tour du château. Et puis à un moment, nous sommes arrivés dans un couloir, et nous avons arrêté de monter pour nous mettre à aller au bout de ce couloir. Ça a duré également plusieurs heures. Mais là, je voyais. Quand nous montions, j'avais juste la sensation de monter. Je nous sentais monter. Sans effort. Nous étions comme aimantés vers le haut. Là, je nous voyais, ces quelques personnes à la queue-leu-leu, notre hôtesse en tête, Papa la suivant avec mon petit corps dans ses bras, et les quelques personnes derrière. C'était rigolo. C'était moi, que je regardais, surtout. Je me voyais d'au-dessus de moi. Papa me tenait dans ses bras, contre lui. Ça devait être si agréable... J'étais plutôt amusée, de voir ce spectacle peu commun.

Et puis nous sommes arrivés dans la chambre de nos hôtes. Il y avait un grand lit. Quelqu'un a fermé les volets pour que j'aie de l'obscurité. Papa m'a délicatement posée sur le lit et m'a déshabillée (mon maillot de bain avait un peu pris l'eau...). Et puis il m'a glissée sous les draps. Ils étaient frais. Ils étaient doux. C'était agréable. Je ne me voyais plus d'en haut, à ce moment-là. J'avais retrouvé mes perceptions physiques. J'étais épuisée, éreintée, vidée de mes forces. Je pleurais. Papa m'a embrassée, il m'a dit « dors bien », et ils sont tous sortis en fermant la porte complètement.

L'obscurité était presque totale. Je me suis retrouvée seule, dans un grand lit, dans un endroit que je ne connaissais pas, et parfaitement incapable de bouger n'était-ce que mon petit doigt. Je ne pouvais plus bouger du tout. C'était bizarre. Et puis je me suis sentie fatiguée... tellement fatiguée... Jamais je n'avais eu aussi sommeil de ma vie. Jamais. J'avais tellement envie de dormir...

Je me suis détendue. Complètement détendue. Je sentais mon corps se détendre comme jamais, et en même temps je ne le sentais pratiquement plus tellement il était ankylosé des efforts qu'il avait eus à fournir.

Et puis je me suis envolée. Vraiment envolée. Je flottais dans l'air. C'était agréable !... Je bougeais, mais sans faire aucun effort. C'est vraiment le pied, moi je vous le dis. Et j'ai senti que j'étais attirée vers le haut, d'un seul coup. Et je me suis retrouvée le dos comme aimanté au plafond. Je ne pouvais plus en bouger. Je me regardais, d'en haut. J'avais l'air si petite et si frêle, dans ce grand lit, sous ces draps qui épousaient les formes de mon corps fourbu !... J'étais recroquevillée en position fœtale et j'étais immobile.

Et moi, j'avais le bas du dos scotché au plafond, et je voyais la chambre d'en haut. Je surplombais tout, je visitais sous un autre angle. Sans bouger de mon plafond. Et il y avait cette petite fille, en bas, que l'on devinait sous le drap, immobile.

Ensuite, je ne sais pas ce qui s'est passé. Je crois savoir, mais je ne suis pas sûre. Je vais vous raconter quand même. J'ai vu, sur ma gauche, une sorte de rond de lumière blanche, très blanche, mais pas éblouissante. J'étais toujours collée à mon morceau de plafond et je regardais ça. Je ne pouvais pas bouger, et ça m'énervait, je voulais aller voir d'un peu plus près. C'est à ce moment-là que j'ai vu que deux formes blanches, deux formes humaines de femmes, se précipitent vers une troisième que je n'avais pas vue mais qui me tendait la main. Les deux qui sont arrivées en catastrophe du fond de la lumière blanche ont dit : « non non !!! » à celle qui m'invitait, et se sont ensuite tournées vers moi qui n'arrivais toujours pas à bouger de ce morceau de plafond. Elles m'ont dit : « ce n'est pas encore maintenant, rejoins-la, tu n'as pas fini... » Et elles m'ont souri toutes les trois.

Et là, j'ai eu terriblement envie de pipi, et je n'ai pas pu me retenir malgré ma peur de me faire gronder d'avoir fait, à mon âge, pipi au lit dans un lit qui n'était ni le mien, ni celui de mes parents. Mais les litres d'eau que j'avais avalés étaient descendus dans ma vessie, et ma vessie était pleine.

De ma vie, jamais je ne me suis soulagée aussi longuement.

Je me suis mise à pleurer pour alerter mes parents que je m'étais souillée, et Papa est revenu. Je ne me suis pas fait gronder. Il m'a dit que ce n'était pas grave, qu'ils allaient arranger ça, et il a appelé notre hôtesse.

Ensuite, le black-out complet. Je ne sais plus s'ils ont changé les draps et que je me suis rendormie sur la partie sèche, ou s'ils m'ont changé de chambre. Je crois que je me suis rendormie sur la partie sèche. En tout cas, je me suis endormie avec délice, et jamais quelques heures de sommeil n'ont été aussi efficaces. J'ai retrouvé mes forces. Mon énergie. Ma forme.

J'ai retrouvé la vie, pendant ce temps de repos.

J'ai dormi jusqu'au soir, parce que j'ai eu le droit de rester avec les adultes après huit heures, alors que ma sœur et mon frère – qui n'avaient pas fait de sieste, eux – devaient aller se coucher avec Maman.

Qu'est-ce que j'étais fière !! C'était la première fois qu'on m'autorisait à rester avec les grands, et je découvris donc ce qu'ils faisaient une fois que les enfants étaient couchés : ils mangeaient comme des goinfres autour d'une grande table des aliments que « l'homme à la perche » faisait cuire au barbecue, ils discutaient, et ils se mettaient à rire très fort de blagues dont je ne comprenais pas le sens.

Je voudrais apporter deux ou trois précisions à cette histoire, cher Alexis.

Tout d'abord, pour l'histoire de la lumière quand j'étais collée au plafond et des trois femmes qui m'ont regardée redescendre avec un sourire tendre aux lèvres, je ne sais plus si c'est ce que j'ai réellement vécu ou si mon esprit a fabriqué ce souvenir de toutes pièces après avoir entendu des témoignages de gens qui avaient été mort et qui racontaient « un tunnel

blanc et bla bla bla ». Cet épisode est donc à prendre avec beaucoup de recul, moi-même je ne sais plus.

Ensuite, je me suis toujours demandée pourquoi j'étais si attirée par les hommes mûrs (donc des « papas » potentiels dans le jargon psychanalytique) et pas du tout par les garçons de mon âge. Je me suis renseignée sur le complexe d'Œdipe, et bla bla bla... Peut-être que je l'ai mal négocié à ce moment-là, en fait. Quand, en train de me noyer, j'appelais de toutes mes forces « PAPA !!!! » et que je ne l'ai jamais vu arriver...

Depuis, j'ai peut-être un manque à combler. Une présence d'un « père » que je recherche en vain, que j'appelle et dont j'ai l'espoir qu'il arrive à temps...

Enfin, la raison pour laquelle je vous ai raconté tout ça.

Ce que j'ai hérité de cette expérience, ce n'est pas tant la sensation d'être presque morte, ni du sentiment de me croire désormais invincible, mais plutôt... le fait de voler.

Ça peut vous paraître étrange.

Mais depuis que je me suis vue d'au-dessus de moi-même, depuis le moment où j'ai senti mon dos attiré vers le plafond, depuis que je me suis réellement envolée... j'ai gardé cette sensation de légèreté et surtout... de liberté totale au plus profond de mes entrailles.

Il ne se passe pas une semaine sans que je rêve que je vole. En fait... ce n'est pas tout à fait juste, ce que je raconte. Enfin si mais... Parce qu'il y a des périodes où il ne se passe pas une seule nuit sans que je rêve de voler... Mais ce n'est pas juste dans le sens où, dans mes rêves, le vol est mon moyen de déplacement normal. Je n'ai pas souvenir d'avoir marché, dans un rêve. Je ne sais que voler. Bien évidemment, inutile de préciser que je vole sans l'aide de machines... Seulement en utilisant la force de propulsion contenue en moi – je ne m'appuie sur rien pour m'envoler, ni pour dévier mes trajectoires. Je sais, c'est sûrement étrange, mais...

Mon corps se souvient tellement bien de cette sensation, que j'ai voulu la reproduire. Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas sauté du haut d'un immeuble, je sais quand même garder les pieds sur terre (oh que je suis drôle) et je suis parfaitement consciente du fait que je ne puisse pas voler dans ce bas-monde... Mais j'ai réussi à reproduire ça quand même.

Ironie du sort... c'était dans l'eau.

Je vous interdis de rire !! Non mais... (il faut bien vous avouer que je me tords de rire intérieurement...)

L'eau, donc, me permet de recréer cette sensation dans la vraie vie. La liberté d'aller où bon vous semble, à gauche, à droite, en bas, en haut, en profondeur... C'est un monde en trois dimensions... Sauf qu'on ne peut pas y respirer. Dommage. Depuis, j'envie jalousement les poissons.

Je peux vous dire que je ne me sens jamais aussi bien avec moi-même et avec ce qui m'entoure que quand je « vole » – que ce soit en rêve ou dans une piscine. C'est une sensation de bien-être inouï, de complémentarité avec la nature, de paix, de quiétude, et d'ivresse en même temps !... Je m'y sens à ma place parmi les éléments qui m'entourent. Voilà, c'est ça, en fait : je m'y sens à ma place, je sais que c'est dans l'ordre des choses que j'existe, je sais que je ne suis pas un imposteur. Tout est dans l'ordre. Et ressentir que tout se déroule dans l'ordre où la nature, ou le Destin, l'a voulu, c'est un sentiment qui ne s'explique pas. Et que je n'avais jamais ressenti ailleurs que dans les moments où je vole...

... jusqu'à vous.

Je vais la faire courte : avec vous, c'est comme si je volais, alors que je n'ai pas besoin de ressentir cette sensation pour me sentir à ma place. Dans l'ordre des choses.

Autre ironie du sort : j'ai failli périr noyée, mais désormais (après avoir vaincu quand même ma peur panique de l'eau) je suis la première à passer des heures entières sous l'eau dès que l'occasion se présente.

C'est pas paradoxal, ça ?

Cher Alexis, je suis très fatiguée par ma journée de travail et par le climat, alors je vous laisse et je poursuivrai demain.

Sentez mes bisous, doux, partout sur vous...

Fleur-Agathe, pionnière de l'aviation sans avion

PS : à ce propos, je connais un endroit sympa, là-haut, ça se situe à peu près au septième ciel, et on m'a donné un ticket pour pouvoir y venir accompagnée... j'ai bien réfléchi, et finalement c'est à vous, petit veinard, que j'ai décidé d'offrir ce ticket – si le cœur vous en dit...

PS : ouh la la, bon, je vais me coucher, moi...

Alexis riait de bon cœur, une fois de plus. Et d'ailleurs, il se demanda s'il n'allait pas aller se coucher également... Mais non. Le plaisir de la lire était plus fort que le sommeil qui commençait à pointer le bout de son nez.

Un ticket pour venir accompagnée au septième ciel... C'était amusant. Et on devait l'oblitérer ? Y avait-il des contrôleurs, sur la route jusqu'à ce sommet si prisé ? Ce serait rigolo. Se faire arrêter sur le chemin de l'extase pour montrer son titre de transport...

Il rigolait comme un gamin. Ça lui faisait un bien fou ! Il fallait peut-être qu'il arrêtât la vodka-orange, aussi... Mais non, c'était juste qu'il restait dans l'état d'esprit de Fleur-Agathe, encore si frais et léger... Elle avait réussi à ne pas être plombée par les tracas de la vie. Elle avait réussi à garder une certaine naïveté. C'était un bol d'air pur, dans ce monde de brutes, de pouvoir et d'argent !!...

Après avoir soupiré d'aise, il s'installa plus confortablement sur la longueur de son canapé. Allongé, le dos parfaitement bien soutenu par les coussins, il se détendit. Il était simplement bien... Il écoutait la musique de la nuit. Des voitures, au loin. Des pas sur le trottoir qui s'éloignaient. Le ron-ron du réfrigérateur. Et ce silence... Ce silence si particulier qui vous emplit comme une mélodie qui vous entraîne et vous apaise...

Il aimait la nuit. C'était comme un autre monde. Pas parallèle, mais perpendiculaire. D'ailleurs non, ce n'était pas un autre monde.

La nuit était une femme. Une femme qui venait s'offrir à lui chaque jour. Qui s'approchait pas à pas, timidement, par peur de se faire refouler. Et puis elle était là. Et il se laissait envelopper de sa tendresse, il se laissait aller à ses caresses... Il aimait se blottir en son sein, il s'y sentait libre. En même temps, il s'y ressourçait. Sa seule présence suffisait à son bien-être. De temps en temps, il lui parlait. Elle était sa confidente. Mais le plus souvent, il la prenait pour amante. Il aimait la posséder. Il aimait venir en elle et la sentir vibrer. Car la nuit n'était que vibrations... Et parfois, quand il sentait qu'elle allait bientôt devoir le quitter, il s'abandonnait en elle comme pour la retenir. Et quand le jour revenait, elle avait laissé comme promesse de retour un sourire sur ses lèvres.

Alexis soupira à nouveau. Et il se sentit seul. Sans s'en rendre compte, il se rappela Fleur-Agathe assise sur le canapé d'en face. Son sourire, ses éclats de rire, son émotion, ses regards émerveillés, cette étincelle, cette force de caractère, sa joie de vivre...

Mais pas Natasha. Curieusement, pas Natasha. Ça faisait cinq ans qu'il n'avait pas vu sa femme. C'était pénible à avouer, mais elle devenait une étrangère... Et il sentit un déclic en lui, comme une petite voix qui lui disait : « tu as assez souffert, tu as atteint le seuil, ne te raccroche plus à des souvenirs qui s'éloignent irrémédiablement et qui s'effacent... » Sa sensibilité se rebellait. Elle en avait assez. Elle voulait revivre, sans amertume, sous douleur, sans mélancolie.

Il se sentit comme rajeunir. Enfin, il s'accordait une deuxième chance. Alors il se mit à rire. C'était douloureux... Fleur-Agathe lui tendait la main, et il voulait l'accepter. Deux larmes roulèrent sur ses joues.

Fleur-Agathe s'était suicidée.

Il refusa en bloc, c'était ça ou devenir fou. Il avait envie d'être bien, ce soir, il avait envie d'espérer et de tirer des plans sur la comète. Il avait envie de croire en un avenir heureux. C'était peut-être la fatigue, mais il crut dur comme fer que Fleur-Agathe n'avait pas pu faire ça. Fleur-Agathe était vivante, Fleur-Agathe était forte, Fleur-Agathe lui tendait sa main plus que jamais.

Fleur-Agathe lui manquait.

C'était bizarre... Mais il avait l'impression de s'être rapproché d'elle avec cette relecture plus que précédemment. Était-ce les circonstances ? Était-il particulièrement vulnérable, ce soir-là ?

Cette nuit serait un tournant décisif, il le sentait au plus profond de ses entrailles.

Tout étourdi de ces révolutions en lui-même, il reprit le cahier de la jeune femme (il y avait de plus en plus de pages qui avaient été arrachées...). Son écriture était une merveille pour les yeux, qui se posèrent d'ailleurs sur le dernier paragraphe qu'il venait de lire. Et il repartit dans un fou rire à la lecture de son ticket pour deux en direction du septième ciel.

Restant dans le même esprit que la jeune femme, il secoua le cahier, pages en bas, pour voir si elle ne le lui avait pas laissé, ce fameux ticket. Bigre. Il n'y avait rien. Allons... Elle avait bien promis qu'elle l'inviterait lui, et pas un autre... Alors le laissez-passer devait obligatoirement se trouver quelque part, elle n'avait pas pu partir avec. Il secoua les cahiers les uns après les autres.

Et il se pétrifia de surprise lorsqu'il entendit tomber une enveloppe.

Son cœur battait vite, et sa main tremblait quand il saisit l'objet. Il lut ce qu'elle avait écrit : « A N'OUVRIR QU'AVANT D'ALLER VOUS COUCHER ».